

PRÉPARATION D'UNE TRADUCTION LITTÉRAIRE
FRANÇAISE DU *CANTO I* D'EZRA POUND

Imaginons maintenant un écrivain français qui veut traduire littérairement, donc analogiquement (« une traduction littérale n'est pas littéraire », dit Borges), le « Third canto » ou le « Canto 1 ».

Ce poème est une ouverture, un départ (« Les nefs commencent à vaucrer », dit l'*Eneas* ; « la navire chemine », écrit Ronsard), une initiation, une âme et un blason : Odysée des douleurs errant longtemps en revenant ; le voyage en mer comme *Itinerarium mentis ad Deum* (« This is the arrant vagabondism. The soul, from god, returns to him », écrit Pound à Williams), comme expédition vers les îles bleues ou le paradis terrestre à l'exemple du *Voyage de saint Brandan*, ou du moins (comme chez Giono dans les *Fragments d'un Paradis : les anges*) à la recherche des signes qui montrent que la terre a été un paradis (« J'ai tâché de peindre un Paradis terrestre », écrit Pound dans ses derniers chants). La *nékuia* du chant 11 de l'*Odyssee*, dialogue avec les morts ou absents figure la littérature qui « tient compte de la littérature » (de même que Ponge parlait d'un « compte-tenu du langage »), où le poète est (selon l'expression de Goethe) un *Nachpoet* soucieux d'écrire par citations ou centons, soucieux des modèles et des références (comme en Chine et au Japon), pré-occupé d'imiter en artiste *polymétis* ceux qui fondent des civilisations, à l'exemple de l'humanisme de Du Bellay, Ronsard, Salel, Balleau, Jamyn, Vigenère, etc., etc.

Si l'on reconnaît le poème de Pound accompli, si l'on espère le *retrouver de jour* (*trobar* nouveau sur des vers anciens), il va de soi qu'il faut tout d'abord réunir un corpus analogue à celui de Pound (identique dans le cas de Salel), le penser et en être imbu.

Trois noms, un genre et une époque commandent ce corpus : Homère (Salel), Virgile (Douglas), Ovide (Golding) ; l'épopée : la fable ou le mythe, formateur et sublime ; le XVI^e siècle, âge de la poésie comme on l'a souvent dit sans pouvoir produire les raisons (disons hâtivement qu'il se dessine alors une figure de l'homme une dernière fois merveilleusement inspiré par les Muses, avant que ne les chasse l'âge mécanique et athéologique – vulgaire et bas ou anti-sublime).

Cependant, à suivre Pound, un recul est nécessaire qui donne tout son sens à la langue de la Renaissance (peu importe par ailleurs que la Pléiade se soit montrée ingrate envers les poètes du Moyen-Age en activant l'illusion du « commencement radical ») : « J'ignore s'il y a une traduction lisible de l'*Odyssee* (écrit Pound à Iris Barry en 1916). Vous pourriez peut-être lire le chant XI. J'en ai tenté une adaptation dans le mètre du « Seafarer »¹ ou à peu près, mais sans espérer que le lecteur repère la source à première vue. »

Notre fictif traducteur français cherche donc dans la poésie médiévale une manœuvre marine, et après maintes lectures entend la juste musique dans ce passage de la *Folie Tristan* :

1. Ce poème est traduit dans : Ezra Pound, *Poèmes, suivi de Hommage à Sextus Propertius* ; Gallimard, coll. « Du Monde Entier », 1985.

« Les nautiniers halent leur tref
 et désancrerent celle nef :
 aller veulent en haute mer,
 le vent est bon pour bien cingler
 (...)
 En voile amont s'y fiert le vent.
 A grand exploit s'en vont par l'onde,
 tranchant en vont la mer profonde.
 Tout droit vers Angleterre courent,
 deux nuits et deux jours y demourent.
 Au second jour viennent au port,
 A Tintagel, si droit record. »

Voilà donc les sons que le traducteur ou imitateur doit harmoniser aux paroles d'Homère...

S'il existe une *Iliade*¹ au XVI^e siècle, une *Odyssée* manque : quelques chants par Octavien de Saint-Gelais, Jacques Peletier du Mans, Amadis Jamyn, (quelques *lignes* chez Montaigne, La Boétie, Du Bellay, Ronsard, etc.).

Voici deux extraits de la version de Jacques Peletier du Mans² :

Odyssée (premier livre) :

« Enseigne moi, Muse, le personnage
 Plein d'entreprise et savoir en son âge,
 Lequel après qu'il a eu sacagé
 Troye la grand', a longtemps voyagé,
 Et en errant les villes a passées
 D'hommes divers, et compris leurs pensées :
 Qui a souffert maints travaux périlleux
 Dessus la mer, avec soin merveilleux
 De racheter sa vie, et de donner
 Moyen aux siens de pouvoir retourner :
 Mais toutefois il ne les a pu rendre
 En sauveté, quelque soin qu'il sût prendre :
 Car ils sont morts, les pauvres indiscrets,
 D'avoir osé manger les bœufs sacrés
 Du haut Soleil, qui pour ce mauvais tour
 Leur a tollu le jour de leur retour. »

Odyssée (second livre) :

« Lorsqu'elle ayant la nef acheminée
 Dessus la mer, dedans mer et affaire
 Tous instruments qu'une nef d'ais bien faite
 Porte avec soi : et là auprès du bord
 Elle s'assied au dernier bout du port :
 Les compagnons étaient là environ

1. Les XXIII Livres de l'*Iliade* d'Homère Prince des Poètes grecs traduits du Grec en vers Français les XI premiers par M. Hugues Salel Abbé de Saint-Chéron et les XIII derniers par Amadis Jamyn Secrétaire de la chambre du Roy : tous les XXIII revus et corrigés par ledit A. Jamyn avec les trois premiers Livres de l'*Odyssée* d'Homère, chez Jacques Besogne à Rouen, 1605.

2. Jacques Peletier du Mans, *Œuvres poétiques*, publiées d'après l'édition originale de 1547 par Léon Séché, avec une notice biographique, un commentaire et des notes par Paul Laumonier ; Slatkine, Genève, 1970.

Tous amassés pour tirer l'aviron,
 Auxquels donnaient Minerve hardiesse.
 (...)
 « Lors en la mer Télémaque s'embarque
 Ou présidant Pallas par sus la troupe,
 S'assit, et lui auprès, dessus la poupe
 Les uns d'entr'eux les cordages massifs
 Ont déployés : les autres sont assis
 Dessus les bancs : Minerve un doux Zéphyre
 Leur départit conduisant le navire,
 Qui respirait au long de la mer grande :
 Il donne cœur à ses gens, et commande
 D'équiper tout : lesquels à son parler
 Obéissants, ont érigé en l'air
 Le Mât concave, et en haut bien tablé,
 Fait de Sapin, et l'ont bien encablé :
 Puis ont tiré par les cordes tortisses
 La blanche voile : Adonc les vents propices
 Par le milieu cette voile entonnèrent,
 Dont à grands flots les ondes résonnèrent
 Entour le fond de la nef qui partait,
 Et de roideur la voie départait. »

Voici maintenant les mêmes passages dans la version d'Amadis Jamyn¹ :

Odyssee (chant 1) :

« Muse viens-moi chanter ce rusé personnage,
 Qui de beaucoup de mœurs et façons eut l'usage,
 Qui voyagea beaucoup errant de toutes parts
 Depuis qu'il eût détruit de Troye les remparts :
 Il vit maintes cités, et les ayant passées
 De maints hommes divers il connut les pensées :
 Il souffrit sur la mer plusieurs maux et douleurs,
 Pensant en son esprit comment par ses labeurs
 Il pourrait garantir et racheter sa vie
 Et ramener les siens chacun en sa patrie.
 Mais il ne put longtemps les sauver de la mort,
 Combien que dans son cœur il le désirât fort,
 Ils se perdirent tous par leurs propres folies.
 Par leur impiété : car en leurs compagnies,
 Ils mangèrent les Bœufs du Soleil haut-luisant
 Qui leur ôta le jour de leur retour plaisant. »

Odyssee (chant 2) :

« Lors il tire sa nef dessus les eaux chenues,
 L'armant et l'équipant de tout ce qu'ont besoin
 Les Naus bien faites d'ais qui doivent porter loin.
 Ayant de Télémaque en ce point le visage,

1. Cf. note 1, page 24.

La Déesse s'assit sur le bord du rivage.
 Plusieurs bons compagnons vinrent à l'environ
 S'amassant pour voguer et tirer l'aviron,
 Et elle leur donnait à chacun hardiesse.
 (...)»
 « Adonc chacun s'embarque, et Pallas qui guidait
 Assise sur la Poupe en la Nef commandait,
 Télémaque auprès d'elle avait choisi sa place :
 Or des compagnons Grecs chacun en son rang passe
 Les uns vont déliant les cordages massis,
 Et les autres de rang sur les bancs sont assis :
 Minerve leur envoie un gracieux Zéphyre
 Qui frisant la mer conduisait le Navire
 Respirant, résonnant, doucement sur les flots.
 Télémaque exhortant ses compagnons dispos
 Commande à un chacun de se mettre en besoigne :
 Afin qu'un chacun d'eux de son devoir témoigne.
 Si tôt qu'ils ont ouï comme il les exhortait,
 Au milieu de la Nef qui pour ce creux était
 Ils ont dressé le Mât fait de sapin durable
 Qu'ils ont soudain lié de cordage et de cable,
 Ils ont aussi tiré la voile blanche en haut
 Avec cordes exprès entorses comme il faut :
 Le doux vent s'entonnait dedans la voile blanche,
 Et le flot violet qui tout autour s'épanche
 Autour de la Carène ondoyait d'un grand bruit. »

Il se vérifie aisément, la poésie se faisant *aussi* avec des mots, que des modernes il n'y a rien à imiter, et presque tout à craindre :

« Étant arrivés à la mer, nous traînâmes d'abord notre nef à la mer divine. Puis, ayant dressé le mât, avec les voiles blanches de la nef noire, nous y portâmes les victimes offertes. Et nous-mêmes nous y prîmes place, pleins de tristesse et versant des larmes abondantes. Et Kirkè à la belle chevelure, Déesse terrible et éloquente, fit souffler pour nous un vent propice derrière la nef à proue bleue, et ce vent, bon compagnon, gonfla la voile. »

(Leconte de Lisle, *Odyssee*, rhapsodie XI)

« Tout le jour, nous courons sur la mer, voiles pleines. Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplait toutes les rues, lorsque nous atteignons la passe et les courants profonds de l'Océan, où les Kimmériens ont leur pays et ville. Ce peuple vit couvert de buées et de brumes, que jamais n'ont percées les rayons du Soleil, ni durant sa montée vers les astres du ciel, ni quand, du firmament, il revient à la terre : sur ces infortunés, pèse une nuit de mort. »

(Victor Bérard, *Odyssee*, chant XI)

« Et nous gagnons l'endroit dont m'avait parlé Circé dans le temps.
 Périmède avec Euryloque se chargent alors des victimes du sacrifice,
 Et je tire l'épée aigüe qui bat ma cuisse,
 Et je creuse un fossé d'à peu près la coudée,
 Et je fais à l'entour les libations pour tous les trépassés,

La première de lait au miel, la seconde de vin doux,
Et la troisième d'eau, je jette la blanche farine dans le trou, »

(Robert Brasillach, *Anthologie de la poésie grecque* ;
Homère, *Odyssée*, chant XI)

Pour nous guérir de cette dernière vilaine offrande, voyons comment Du Bellay
« envoie » ses vœux :

« (...) Qu'on épanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel délicieux
Coulant avecques vin vieux. »

(*Vœux rustiques du latin de Naugerius*, « A Cérés »)

« J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi. »

(*Vœux rustiques*, « D'un vanneur de blé aux vents »)

Il est convenu de juger la *Franciade* un poème manqué ; devant les fadaises de la poésie lyrique, devant la poésie subjective « toujours horriblement fadasse », il est permis de penser autrement. Si l'ensemble de la *Franciade* n'atteint pas au « mythe formateur » (mais les *Cantos* ? et la *Divine Comédie* n'est-elle pas en porte à faux relativement à la Résurrection et au Jugement dernier qu'elle eût dû décrire ? enfin, que n'a-t-on pas reproché au *Rollant*, et même à l'*Iliade* ?), les pages et passages exemplaires du moins ne sont pas rares :

Atant Francus s'embarque en son navire,
Les avirons à double rang on tire :
Le vent pouppier qui fortement souffla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla,
Faisant siffler antennes et cordages :
La nef bien loin s'écarte du rivage !
L'eau sous la poupe aboyant fait un bruit,
Qu'un train d'écume en tournoyant poursuit.
(...)

Ainsi les nefes d'une assez longue traite
Suivaient la nef de Francus, qui devant
Coupait la mer sous la faveur du vent
A large voile à mi-cercle entonnée,
Ayant de fleurs la poupe couronnée.

L'eau se blanchit sous les coups d'avirons,
L'onde tortue ondoie aux environs
De la carène, et autour de la proue
Maint tourbillon en écumant se roue :

La terre fuit, seulement à leurs yeux
Paraît la mer et la voûte des cieux. »

(Ronsard, *Franciade*, livre 1)

Ovide a été très lu, et souvent « moralisé » ; il nous manque pourtant un Ovide français (mais encore un Dante, un Shakespeare, etc., etc., alors que nous avons un Esope français qui surpasse de loin l'original). Marot a traduit la première *Bucolique*, les deux premiers livres des *Métamorphoses* (Barthélemy Aneau le troisième) ; rien qui équivalle les *Amours* traduits par Marlowe ; Octavien de Saint-Gelais a traduit 21 épîtres ; mais le meilleur, c'est évidemment la « Complainte de Didon à Enée prise d'Ovide » de Du Bellay : une perfection et splendeur ingratement méconnue. En voici les premières lignes :

« Comme l'oiseau blanchissant,
Languissant
Parmi l'herbette nouvelle,
Chante l'hymne de sa mort
Qui au bord
Du doux Méandre l'appelle :
Sans espoir de te pouvoir
Émouvoir,
Mes plaintes je réveille :
Car aux ingrates douleurs
De mes pleurs
Les Dieux font la sourde oreille.
Mais ayant perdu l'honneur
Du bonheur,
Que la chasteté mérite,
De perdre encor' mes écrits
Et mes cris,
C'est une perte petite.
Tu veux tes voiles hausser,
Et laisser
Didon, que l'Amour affole
Les vents, qui t'emporteront,
Souffleront
Tes voiles et ta parole. »

Octavien de Saint-Gelais traduit *Les Eneydes* en 1492, Des Masures publie en 1547 l'intégrale de l'*Enéide* ; Du Bellay a traduit les chants IV et VI ainsi qu'une partie du livre V : une *Enéide* par Du Bellay eût été « le plus beau livre de notre langue » : nous savons maintenant ce que notre écrivain et traducteur ou imitateur fictif aurait à retrouver : la surnaturelle supériorité de la poésie sur la prose : beauté et vérité allées ensemble ; ce que ces lignes illustrent :

Joachim Du Bellay, « Le Quatrième Livre de l'*Enéide* de Virgile » :

« Mais cependant, la Reine jà blessée
D'un grief souci, nourrit en sa pensée

Ce qui la blesse, et sent dedans ses veines
L'aveugle feu des amoureuses peines.
Maintes valeur, mainte Troicenne gloire
Court et recourt en sa prompte mémoire,
La face aimée et le parler aussi
Sont engravés en son triste souci :
Et ne permet son penser ennuyeux
Le doux sommeil couler dedans ses yeux.

Jà de Phébus la lampe retournée
Nous éclairait la seconde journée,
Et jà partait du céleste séjour
L'humide nuit, fuyant l'aube du jour :
Lors qu'à sa sœur témoin de ses secrets
Cette insensée ainsi fait ses regrets :

Anne ma sœur, hélas, d'où me surviennent
Tant de songers, qui douteuse me tiennent ?
Qui est cet hôte et nouvel étranger,
Qui s'est venu en nos palais loger ?
Quel port il a ! ô que son hardi cœur
Montre qu'il est un brave belliqueur !
Certes je crois (et ma foi n'est point vaine)
Que telle race est des Dieux la prochaine.

La peur découvre un cœur abatardi.
O que cetui d'un courage hardi
A traversé d'étranges destinées !
O qu'il chantait de guerres terminées !

Si je n'avais fiché dans mon courage
De ne me joindre à nul par mariage,
Depuis le temps que la mort m'a déçue :
De l'amitié en moi premier conçue :
Si je n'avais oublié tout désir
De retenter des noces le plaisir,
Ma volonté (possible ores peu caute)
M'eût fait tomber sous cette seule faute.

Du Bellay, « Le Sixième Livre de l'*Enéide* de Virgile » :

« De toutes parts se découvrent ici
Les champs de pleur, on les appelle ainsi :
Là on peut voir ceux que l'Amour cruel
D'un long venin, lent et perpétuel,
Souloit ronger, marchant à pas secrets
Par les sentiers, que les Myrtes sacrés
De tous côtés couvrent d'obscurité :
L'Amour encor après la mort les suit.
Ici Procris, ici Phèdre il rencontre,
Ici la triste Eryphile, qui montre
Les coups reçus par la dextre cruelle
De son fils même. Evadne est avec elle.
Pasiphe aussi en la même campagne
Laodomie avait pour sa compagne.
Le jadis homme, ores femme, Cénéé,

Et par sa mort derechef retournée
Au premier point de sa forme ancienne,
Se montrait là. Didon Phénicienne
Sanglante encor' avecques cette bande
Allait errant par une forêt grande.

Incontinent que le prince de Troie
La reconnut par cette ombreuse voie,
Comme quelqu'un voit la Lune cornue,
Ou pense voir au travers de la nue,
Il fut touché d'un amour adouci,
Et en pleurant se prit à dire ainsi :

Celui qui fut de ta mort messenger,
Pauvre Didon, n'était donc mensonger :
Celui qui dit que tu avais la vie
Avec le fer à toi-même ravie.
Las, je te fis cette mortelle injure.
Mais par les Dieux, par les astres je jure,
Et si la foi jusqu'aux enfers arrive,
Qu'outre mon gré je partis de ta rive.